



Les fourmis chercheuses d'or

JACQUES MARX

Le « Toit du Monde ». Un espace immense, situé au-delà du monde connu, protégé par d'infranchissables chaînes de montagnes, hors les limites floues des grands déserts, dont on ne savait que ce qu'en avaient narré, souvent avec des accents mystérieux, les marchands engagés sur les pistes de la Route de la soie...

Dans la première moitié du V^e siècle av. J.-C., la principale source d'informations concernant l'Asie et, dans le cas qui nous intéresse, la Haute-Asie, est Hérodote, l'auteur des *Histoires*, intarissable conteur, jamais avare de récits propres à frapper l'imagination de ses lecteurs. Dans un passage géographique de son recueil, consacré au bassin de l'Indus, qui faisait alors partie de l'Empire perse de Darius le Grand¹, certains commentateurs ont été tentés de voir la première attestation connue de l'existence des Tibétains. Hérodote parle en effet d'« Indiens » habitant « dans le Nord », voisins d'une ville nommée Caspatyre, « dans la Pactyice », située en bordure de vastes étendues de sable. Des déserts, certes, mais qui, selon l'historien grec, servaient de refuge à d'étranges créatures, des fourmis géantes, « plus petites qu'un chien, mais plus grandes qu'un renard », présentant la particularité de creuser des terriers et de faire émerger à la surface de la terre, avec les déblais, des pépites d'or ! Les *Histoires* d'Hérodote précisent que les « Indiens » en question, ayant observé le surprenant manège de ces animaux, s'empressaient de collecter le précieux métal en veillant à ne pas se laisser surprendre par ces créatures fantasmagoriques, qui

¹ HERODOTE, *Histoires*, éd. Ph.- E. Legrand, Paris, CUF, 1945, livre III, *Thalie*, § 102-105.

n'hésitaient pas à poursuivre les intrus coupables d'avoir foulé le sol de leur habitat. Bien entendu, la crédibilité d'Hérodote est plus que douteuse. L'historien, plutôt « mythologue », n'aimait rien tant que s'étendre sur l'étrange aspect de créatures fabuleuses fréquentant les vastes étendues pierreuses encerclées par des montagnes inaccessibles : peuplades « aux pieds de chèvres » (mais il s'agit peut-être d'une métaphore désignant des montagnards agiles), « Issédons », qui conservent les têtes de leurs défunts², Arimaspes qui, à l'instar des Cyclopes, n'avaient qu'un œil. Le lieu où vivaient ces créatures fantasmagoriques s'accordait en tout cas avec l'idée que se faisaient les Grecs des déserts, frontières de l'écoumène proche-oriental, au-delà desquelles s'étendait un espace perçu comme le lieu par excellence du *thauma*, de l'étonnant, du merveilleux, surabondant dans les œuvres d'Homère, les poèmes d'Hésiode et les hymnes homériques. La localisation du territoire évoqué par l'historien grec est manifestement problématique, à moins qu'on accepte de détecter dans le mot grec *Kaspatyros* – un terme qui, en persan, désigne la « porte des montagnes », lui-même une transcription du terme sanskrit *Kashyapa-pura* – la dénomination du *Cachemire* ; et dans celui de *Pactyice* un écho des termes *paktoune* ou *pachtoune*, qui qualifient la population d'origine afghane habitant au Pakistan. À moins encore, avec peut-être plus de vraisemblance, que l'ancienne cité de Caspatyre se confonde plutôt avec le site de Tsaparang – dont ne subsiste plus aujourd'hui qu'un dédale de ruines bordant un canyon aride et désolé – qui fut la capitale du royaume de Guge fondé au IX^e siècle dans le Tibet occidental³. Il faisait partie du Zhang Zhung, une vaste étendue de terres conquises par l'Empire tibétain au VII^e siècle, qui deviendra le centre de diffusion du bouddhisme, venu se substituer à la religion prébouddhiste chamanique *bön*. Toute cette région a, depuis, baigné dans une atmosphère d'intense sacralité, à proximité des eaux glacées du lac Manasarovar – un des plus élevés du monde, à 4590 mètres d'altitude – et, surtout, de l'impressionnant « Mont de cristal » (en référence à sa configuration minérale), le Kailash, *Kailāsa* en sanskrit. Les hindouistes le voient comme la demeure de Shiva, le dieu destructeur et transformateur ; les bouddhistes comme le mont Meru, centre du monde et résidence du Seigneur Bouddha Demchok, qui symbolise l'harmonie suprême ; les sectateurs jaïnistes comme l'endroit où aurait vécu et atteint l'illumination leur fondateur légendaire Rishabhanatha ; les adeptes du

² *Ibid.*, livre IV, § 26, p. 63.

³ Karl E. RYAVEK, *A Historical Atlas of Tibet*, The University of Chicago Press, 2015, p. 41. La cité fut longtemps considérée comme la plus importante du Tibet, avant la découverte de Lhassa au XVIII^e siècle. Sur cette ville morte, voir : Jürgen C. ASCHOFF, *Tsaparang Königstadt in Westtibet. Die vollständigen Berichte des jesuitenpaters António de Andrade und eine Beschreibung vom heutigen Zustand der Klöster*, München, MC Verlag, 1989.

bön – la religion chamanique prébouddhiste du Tibet – comme celle de la déesse Sipaimen. C’est dans cette région qu’en 1867 le *pandit* Nain Singh Rawat – terme employé pour désigner les explorateurs indiens travaillant au service du recensement de l’Empire colonial britannique (le *Survey of India*) – mena une mission secrète en vue de cartographier le site de Thok Jalung, le plus haut gisement aurifère du monde, à près de cinq mille mètres d’altitude⁴.

L’histoire des fourmis chercheuses d’or allait ensuite entrer dans la tradition géographique relative à l’Inde des merveilles. Le Grec Strabon, installé à Rome, se référait aux commentaires de Mégasthène⁵, un diplomate envoyé en ambassade en Inde, à Patna (dans le Bihar actuel), au IV^e siècle av. J.-C. auprès de l’Empire maurya. Évoquant des populations vivant « dans la partie montagneuse de l’Inde », Strabon décrit, « dans le pays des Dardes », un plateau au pied duquel se trouvent des mines d’or, fouillées uniquement par des fourmis monstrueuses, « [...] aussi grosses, pour le moins, que des renards, et qui, douées d’une vitesse extraordinaire, ne vivent que de chasse », et il ajoute : « C’est en hiver qu’elles creusent la terre comme des taupes, elles forment avec les déblais de petits monticules à l’ouverture de chaque trou. Ces déblais ne sont à proprement parler que de la poudre ou poussière d’or, laquelle n’a besoin [pour être purifiée] que d’être passée très légèrement au feu. Aussi les habitants du voisinage en enlèvent-ils le plus qu’ils peuvent à dos de mulets, mais en se cachant soigneusement car s’ils le faisaient ouvertement, ils seraient attaqués par les fourmis, mis en fuite et poursuivis, voire même, si les fourmis les atteignaient, étranglés eux et leurs mulets⁶. » On voit donc que l’histoire des fourmis aurifères s’accommodait de descriptions stupéfiantes : pour Hérodote et Strabon, leur taille était celle d’un renard ; pour Pline l’Ancien, qui en parle au chapitre de son *Histoire naturelle* consacré aux insectes, elles avaient la taille... du loup d’Égypte, et faisaient preuve d’une férocité qui s’expliquait par leur « passion de l’or ».

Qu’y avait-il de vrai dans ces racontars ? L’histoire des fourmis chercheuses d’or est attestée dans les anciens textes de la tradition brahmanique : dans le *Mahābhārata* en effet, il est question des trésors offerts au roi Yudhishtira par les tribus habitant le mont Meru, qui consistent en pépites d’or apportées par la fourmi fouineuse d’or nommée *pīpīlika*⁷. Or, l’épopée hindoue utilise le terme à la fois pour désigner la fourmi

⁴ Peter HOPKIRK, *Trespassers on the Roof of the World : The Race for Lhasa*, London, J. Murray, 2006, p. 39.

⁵ J. W. McCRINDLE (éd.), *Ancient India as described by Megasthenes and Arrian*, Calcutta-London, 1877, fragm. XXXIX, *Of gold-digging Ants*, p. 94-95.

⁶ STRABON, *Géographie*, trad. Amédée TARDIEU, Paris, Hachette, 1867, livre XV, § 44, p. 237.

⁷ Le Mahabharata, poème épique de Krishna-Dwaipayana, plus communément appelé Védavyasa, trad. Hippolyte FAUCHE, Paris, Klincksieck, 1864, t. II, 1859-1860.

et l'or qu'elle prélève. Toutefois, plusieurs interprétations ont fait état de rapprochements possibles avec des animaux de plus grande taille, mais de façon très aléatoire⁸. Beaucoup plus tard, au X^e siècle encore, dans le *De Rebus in Oriente Mirabilibus*, une compilation issue de la tradition hellénique relatant les merveilles de l'Orient dans le cadre de la légende d'Alexandre, il est question des fourmis indiennes, grosses comme des chiens : « [...] si issirent desous terre formies grandes come chiens [...] Ces formies ont tel usage que toute la nuit enjusques a la quinte ore dou jor sont sous terre et font l'or⁹. » Ce n'est pas tout : on a également identifié les fourmis d'Hérodote avec... des marmottes ! Ce fut par exemple le cas de l'infatigable érudit et polymathe Jules Berger de Xivrey (1801-1863). Sa description de l'animal ne manquait pas de souligner sa prédilection supposée pour l'or, puisqu'on pouvait lire : « Parmi les animaux que nous avons aperçus (près de Grangué, dans les montagnes sablonneuses et abondantes en paillettes d'or), il y en avait un de couleur fauve, deux fois gros comme un rat, ayant les oreilles plus longues, mais n'ayant pas de queue. Est-ce une espèce de marmotte ? Il se creuse des terriers, on en tua un que l'on avait pris pour un levraut. Il saute, il s'assied de même sur les pattes de derrière¹⁰. » Ce passage était en fait une traduction libre provenant d'un récit de voyage de l'explorateur et vétérinaire britannique William Moorcroft (1767-1825), spécialiste des maladies chevalines et de la gestion des haras, qui avait été recruté par l'*East India Company* en vue d'améliorer l'élevage des chevaux au Bengale. Parti à la recherche d'animaux reproducteurs en Inde du Nord, puis d'une race de chèvres au Cachemire, il finit par traverser l'Himalaya, se retrouva dans les parages du lac Manasarovar, avant de pénétrer plus avant au Tibet, dont il se mit à étudier la culture. Fait prisonnier au Bhoutan, puis libéré, il disparut ensuite en Inde dans des conditions mystérieuses. Rendant compte d'une scène animale entrevue au Guge, il s'interrogeait : « Animals of a fawn colour, about twice a size of a rat, without a tail and having much longer ears than rats : *Q. Marmot*¹¹ ? » La fourmi aurifère ne serait-elle donc pas plutôt un animal habitué des hautes montagnes, comme la marmotte à longue queue (*marmotta caudata*), ou marmotte rouge qui vit notamment au Tibet, et qui remonte parfois de l'or avec de la terre en procédant à ses

⁸ Frederik E. A. SCHIERN, « Über den Ursprung der Sage von den Goldgrabenden Ameisen », *Zeitschrift für Ethnologie*, 6 (1874), p. 98-101.

⁹ Claude LECOUTEUX (éd.), *De Rebus in Oriente Mirabilibus (Lettre de Farasmenes). Édition synoptique accompagnée d'une introduction et notes*, Meisenheim am Glan, 1979, p. 73.

¹⁰ Jules Berger de XIVREY, *Traditions tératologiques, ou récits de l'Antiquité et du Moyen Âge en Occident*, Paris, 1836, p. 266.

¹¹ William MOORCROFT, « A Journey to Lake Manasaróvara in Un-d'es, a Province of Little Tibet », *Asiatick Researches, or Transactions of the Society Instituted in Bengal for Inquiring in the History and Antiquities, Arts, Sciences and Literature of Asia*, 12 (1818), p. 380-536, ici p. 442.

excavations ? D'ailleurs, certaines attestations linguistiques pourraient être convoquées en ce sens. Par exemple, on a rapproché le mot sanskrit védique *pīpilá* (« fourmi », source du dérivé *pīpilaka*, désignant une « grosse fourmi noire ») du tibétain *p'yi* (« marmotte¹² »).

Tout pourrait donc bien n'être qu'une affaire de dénomination, comme le pensait l'ethnologue Michel Peissel (1937-2011), explorateur de régions longtemps ignorées comme les royaumes de Mustang et de Zaskar, dans le nord du Népal, auteur de nombreux récits de voyage, mais aussi de romans. Dans *L'Or des fourmis* (1984)¹³, il observe qu'en persan *marmotte* se dit quelque chose comme « fourmi de la montagne ». Plus précisément, les Perses évoquaient des animaux ayant l'habitude de creuser des terriers et d'élever des tas de sable – notamment l'hyène – par un terme rappelant le grec *murmex* (*mur mess* : « grande fourmi » ; ou *mur maich* : « chien-fourmi »). Or, à deux reprises, Hérodote mentionne le fait que son histoire est racontée par les Perses. En moyen persan, *môr* signifiait « fourmi », ce qui donne en persan moderne *mortche*. On peut rapprocher ces deux termes du mot *muchk*, la « souris », le « rat », qui correspond au grec *mus* (μῦς), signifiant la « souris » ou le « rat » ; au latin, *mus*, *muris*, le « rat », la « souris » ; et à l'anglais *mouse*...

D'autres explications encore furent proposées à propos de l'industrielle activité des fouineuses tibétaines. C'est ainsi que l'historien danois Frederik Schiern, professeur à Copenhague dans les années 1850, se demandait s'il ne s'agissait pas plutôt d'une métaphore évoquant des mineurs revêtus de lourdes fourrures les faisant ressembler à des animaux au profil simiesque, occupés à des travaux d'excavation souterrains en raison des grands vents sévissant sur les hauts plateaux¹⁴ ! L'agressivité de ces « fourmis » pouvait, selon Schiern, s'expliquer par le fait que les mineurs en question étaient accompagnés de grands chiens chargés de décourager les intrus ; de sorte qu'une confusion aurait pu s'installer entre les animaux et leurs maîtres¹⁵ ! Ce type d'explication fut également formulé en 1800 par le comte von Veltheim (1741-1801), un minéralogiste et géologue allemand, inspecteur des mines, qui imaginait des enfants revêtus de peaux de renard occupés à creuser le sol à la recherche de l'or¹⁶. On peut aussi citer le nom de Möndro ou Mondong (nom personnel de Khenrab Kunzang), né

¹² Manfred MAYRHOFER, *Etymologisches Wörterbuch des Altindoirischen*, Heidelberg, Winter, 1992-1996, t. 2, p. 132-133.

¹³ Michel PEISSEL, *L'Or des fourmis. La découverte de l'Eldorado grec au Tibet*, Paris, Laffont, 1992.

¹⁴ Frederik E. A. SCHIERN, « The tradition of the Gold-Digging Ants », *The Indian Antiquary, a Journal of Oriental Research*, J. A. S. Burgess (éd.), Bombay, Indological Book reprints Corporation, t. IV, 1875, p. 225-232.

¹⁵ *Ibid.*, p. 229-230.

¹⁶ *Sammlung einiger Aufsätze historischen, antiquarischen, mineralogischen und ähnlichen Inhalts*, Helmstedt, 1800.

en 1887, un moine fonctionnaire de Lhassa. Il fut envoyé en Angleterre en 1913 pour suivre des études secondaires et acquérir une formation professionnelle, dans le domaine du génie minier. Il travailla dans les charbonnages et les mines, puis, après avoir exploré les champs aurifères de l'Inde (les *Kolar gold fields*, dans la région de Mysore), il chercha lui aussi de l'or au Tibet. Tous les témoignages s'accordent cependant pour affirmer que les Tibétains se bornaient à ne recueillir que de la poussière d'or et des paillettes. Pour eux, les pépites et les veines aurifères étaient les « parents » de la poussière et des paillettes, et toute agression envers les premières était susceptible d'entraîner la disparition des dernières. Ils pensaient que si on remuait inconsidérément la terre, le malheur frapperait le pays, et même le dalaï-lama. Dès lors, ils se livraient à une exploitation prudente des carrières ou pratiquaient l'orpaillage le long des fleuves – une méthode moins agressive.

Au-delà des spéculations autour d'animaux étranges et fabuleux se donne pourtant à lire une constante historique et économique : l'obsession de l'or, abondant au Tibet, et les superstitions concernant ce métal précieux. On le voit dans les fragments d'une histoire de l'Inde, qui nous ont été conservés sous l'intitulé d'*Indika*, de Ctésias de Cnide, devenu le médecin personnel d'Artaxerxès II, après avoir été fait prisonnier par les Perses. Ctésias rêvait de l'or de l'Inde. On ne le trouvait pas, précisait-il, « lavé par les eaux comme dans le Pactole », ce fleuve de Lydie chargé de paillettes d'or, mais dans les hautes montagnes, d'un accès difficile, jalousement surveillé par des griffons¹⁷.

L'or jouait un rôle important dans l'organisation de l'ancien Empire tibétain. Il alimentait le trésor de l'État sous forme d'impôt, la thésaurisation monastique sous forme d'offrandes, ainsi que la décoration des palais. De nombreux objets de culte étaient recouverts de feuilles d'or, de même que les toitures des temples et d'autres sanctuaires¹⁸. La poudre d'or était aussi largement utilisée dans la peinture tibétaine traditionnelle, notamment dans les *thangkas*, les peintures sur toile engageant le spectateur à méditer sur les *mandalas*, ou diagrammes mystiques. Il en va de même pour les peintures murales des temples, et pour les écritures bouddhistes sur parchemin, fixées avec de l'encre d'or. Hommes et femmes, sans distinction, affectionnaient également les bijoux en or. Celui-ci était meilleur marché qu'en Europe, et le Tibet ne mettait pas d'obstacles à son exportation. Au début du XVIII^e siècle, la réputation aurifère des hauts plateaux tibétains était parvenue aux oreilles de Pierre le Grand, qui rêva de s'emparer de « l'or du dalaï-

¹⁷ CTESIAS DE CNIDE, *La Perse. L'Inde. Autres fragments*, Dominique K (éd.), Paris, CUF, 2004, F. 45 (26) ; Claire MUCKENSTURM-POUILLE, « Quelques mythes grecs sur les Indiens, d'Hérodote à Strabon », *Dialogues d'histoire ancienne*, suppl. n° 3 (2010), p. 57-71.

¹⁸ Jane Casey SINGER, *Bijoux en or du Tibet et du Népal*, Genève, Éditions Olizane, 1996.

lama ». Nous avons de lui un oukaze qui montre qu'il avait l'intention, sous couleur de faire du commerce, d'envoyer des informateurs experts en mines à Lhasa¹⁹.

Copyright © 2025 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cet impromptu :

Jacques Marx, *Les fourmis chercheuses d'or* [en ligne], Impromptu #80 (15 novembre 2025), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2025. Disponible sur : <www.arlfb.be>

¹⁹ Françoise POMMARET, *Lhasa, lieu du divin : la capitale des Dalai-lama au 17^e siècle*, Genève, Éditions Olizane, 1997, p. 174-176.